

Le pirate dans «l'aventure coloniale», 1850-1940

Sylvain Venayre

Université de Paris I – Phantéon - Sorbonne

Alors que les Français se constituaient, dans la seconde moitié du XIXe siècle, le deuxième Empire colonial de leur histoire, la figure du pirate, désormais héroïsée, était utilisée par la propagande coloniale. Dans le même temps que la colonisation était vantée en tant qu'aventure, le pirate accédait à une dignité nouvelle, en tant qu'aventurier héraut de la colonisation. Des figures contemporaines renouvelaient ainsi le souvenir des flibustiers d'autrefois, dans une perspective résolument impérialiste.

«L'aventure coloniale» est une expression qui s'est imposée assez rapidement pour désigner la phase de colonisation moderne —celle qui s'est ouverte, pour la France, avec le débat consécutif à la prise d'Alger de 1830. Elle englobe donc la politique outre-mer initiée par la Monarchie de Juillet, amplifiée par le Second Empire dans les années 1860 et menée à son terme par la IIIe République, après la décennie d'attente consécutive à «l'Année Terrible»¹. Les grandes entreprises coloniales furent ainsi toutes identifiées à des aventures, qu'elles aient été contestées par une partie de l'opinion, comme dans le cas de l'expédition mexicaine de 1862, de celle du Tonkin en 1885 ou de la guerre du Rif de 1923— ou qu'elles aient été vécues comme le prélude glorieux de l'Empire: expédition de Cochinchine de 1863, explorations de Brazza au Congo de 1875 à 1882, etc. Et, de même que les entreprises coloniales étaient considérées comme des aventures, ceux qui avaient été aux origines de ces entreprises furent tout à la fois considérés comme des pionniers de la colonisation et comme des aventuriers. La mise en place de ce système de représentations —fort efficace, puisqu'il dura, au moins, jusqu'à

¹ Aujourd'hui encore, «l'aventure coloniale de la France» fournit le titre-programme de la collection historique des éditions Denoël consacrée à l'Empire français.

cet apogée de l'Empire colonial français que furent les années 1930— la mise en place de ce système de représentations, donc, date des années 1850. Et cette mise en place a quelque chose à voir avec l'héroïsation, au même moment, de la figure du pirate. C'est ce que je voudrais montrer ici, en me fondant pour cela, principalement, sur l'étude d'un cas précis, situé dans ces années 1850 qui furent essentielles dans la définition d'une politique française de colonisation: le cas de Gaston de Raousset-Boulbon.

* * *

Gaston de Raousset-Boulbon est né en 1817. C'était un jeune noble de vieille famille provençale, désargenté, arrivé en Californie en 1850. Après y avoir pratiqué divers métiers, il avait adhéré à l'idée fort répandue depuis 1830 dans les milieux français du Mexique et de Californie, selon laquelle l'Etat mexicain était incapable de gouverner son territoire. Le Mexique était volontiers jugé en déliquescence politique et sociale et considéré comme bientôt submergé par des Anglo-Saxons déjà vainqueurs de la guerre américano-mexicaine de 1846-48. Les Français devaient donc «régénérer» le Mexique, et particulièrement ses provinces du Nord sur laquelle l'autorité de l'État avait du mal à s'exercer, où les Indiens comanches faisaient des incursions jugées de plus en plus fréquentes. Sans entrer dans les détails de l'entreprise de Raousset-Boulbon, disons simplement que celui-ci, après avoir levé une petite armée de 300 ou 400 hommes, trouvés principalement parmi d'anciens soldats, gardes mobiles ou gardes républicains que les journées de juin avaient conduit à s'exiler², se proposa pour aider l'Etat mexicain à garder les mines d'argent de la province de Sonore. Son objectif à plus long terme était de favoriser la colonisation de la Sonore par des éléments français et d'obtenir finalement l'indépendance de la province mexicaine³. L'entreprise de Raousset-Boulbon, notons-le, avait eu des précédents: un autre émigré français, Charles de Pindray, avait tenté la même chose en 1850,

² Madeleine BOURSET, «Une émigration insolite au XIXe siècle: les soldats des barricades en Californie (1848-1853)», dans *L'Émigration française*, Paris, Publications de la Sorbonne, série internationale, n° 24, 1985.

³ La correspondance de l'ambassade de France à Mexico nous montre l'hostilité diplomatique à l'égard des projets de Raousset en 1854 (Archives Diplomatiques de Nantes, Mexico, Série B, n° 14). Extrait d'une lettre signée Drouyn de Lhuys et datée de Paris, le 31 août 1854: «Nous désapprouvons hautement cette coupable entreprise. [...] Je ne doute pas que vous n'avez fait connaître, par tous les moyens qui dépendent de vous, notre réprobation aux Français engagés dans cette tentative; et vous n'avez pas manqué de leur représenter qu'en s'associant, malgré vos remontrances, à une expédition dirigée contre un gouvernement ami de la France, ils s'exposaient à perdre leur nationalité». Dans toute cette correspondance, il n'est jamais question d'«aventure(s)» ni d'«aventurier(s)».

mais il avait péri assassiné. Plus célèbre, l'Américain William Walker avait tenté en 1853, sans succès, une incursion similaire en Basse-Californie⁴. Le comte de Raousset-Boulbon allait être victime des mêmes illusions que ses prédécesseurs: à la suite d'un certain nombre de péripéties, son armée fut défaite par les Mexicains à Guaymas le 13 juillet 1854. Le comte de Raousset-Boulbon fut jugé et fusillé par les autorités mexicaines le 12 août 1854.

Pour sa part, Gaston de Raousset-Boulbon ne semble pas s'être considéré comme un pirate. Les nombreuses lettres qu'il a laissées nous donnent à voir un jeune homme qui se prenait volontiers pour un Croisé, et plus encore pour un Conquistador, mais pas comme un flibustier. «Oui, mon idée est grande, noble, pleine de promesses! Elle a mieux que l'attrait d'un roman, que l'éclat d'une aventure», écrivait-il dans une de ses lettres⁵. «Mon projet de colonisation, adopté par le gouvernement mexicain, pouvait faire la fortune de la Sonore», notait-il ailleurs⁶. Dans une autre lettre encore, il était explicite: «En rendant compte de mes préparatifs, en publiant des conjectures sur mes projets, les journaux américains les ont confondus souvent avec les entreprises qualifiées de flibusterisme (sic). Le gouvernement mexicain affecte d'y voir un acte de piraterie. Vous connaissez mes projets, Monsieur, vous savez ce qui les distingue essentiellement de ce genre d'expéditions. Etrangers à la Sonora, nous n'avons pas le droit de prendre l'initiative, même pour son bien: cette initiative appartient aux habitants. Or, ils la prennent et ils nous appellent; notre droit est de répondre à cet appel. C'est donc à une révolution nationale que nous allons prêter le concours de nos armes»⁷. Raousset-Boulbon ne se voyait donc pas du tout comme un flibustier, ce qui pouvait être alors la réputation de William Walker, par contre. Cela dit, il n'ignorait pas la situation délicate dans laquelle il se trouvait: «Les Mexicains m'ont mis hors la loi», écrivait-il dans une autre lettre, «si je suis pris, je finirai comme un pirate»⁸.

Ceux qui entendirent, par la suite, défendre sa mémoire, tentèrent également de rejeter l'accusation de piraterie. Jean-Baptiste Pigné-Dupuytren, par exemple, s'indignant de ce que certains avaient «prétendu que cette expédition était tout simplement une expédition de flibustiers», soulignait que «si cela eût été, Raousset n'aurait pas refusé la fusion avec M. Walker»⁹. (Wil-

⁴ Repoussé, il fut finalement exécuté en 1860 au Guatemala, où il avait essayé à nouveau la même opération.

⁵ Henry de la MADELENE, *Le Comte de Raousset-Boulbon, sa vie et ses aventures* (1856), Paris, Charpentier, 2e éd., 1876, p. 221.

⁶ *Ibid.*, p. 240.

⁷ *Ibid.*, p. 238.

⁸ Alphonse de LACHAPELLE, *Le Comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonore. Correspondance, souvenirs et œuvres inédites*, Paris, Dentu, 1859, p. 171.

⁹ Jean-Baptiste PIGNÉ-DUPUYTREN, *L'Expédition en Sonore de M. le Comte de Raousset-Boulbon*, San Francisco, Albin père et fils, 1854, p. 4.

liam Walker, en effet, aurait proposé à Raousset-Boulbon de s'associer avec lui pour conquérir la Sonore, mais Raousset aurait refusé.) Aussi, on pouvait dire, comme Jules Barbey d'Aurevilly, admirateur enthousiaste de Raousset-Boulbon, que «l'aventurier n'avait rien du flibustier en lui, quoiqu'on l'ait tué comme un pirate»¹⁰. Barbey d'Aurevilly en voulait d'ailleurs à l'histoire, «la positive, l'utilitaire, la matérielle histoire» qui avait «inventé les mots d'intrigant et d'aventurier pour ceux-là qui ne réussissent pas dans leurs tentatives de grands hommes»¹¹. Qu'était Gaston de Raousset-Boulbon, en effet, aux yeux de Barbey d'Aurevilly, sinon un «aventurier à qui tout a manqué, excepté lui-même, pour être le lord Clive de son pays»¹²? Un autre des biographes de Raousset, enfin, écrivait également:

Quant au reproche de *flibustierisme* (sic), il n'est même pas appelé à l'honneur d'une réfutation, et il n'a pu être murmuré que par quelques lèvres injustes ou ignorantes. L'examen consciencieux des faits démontre clairement que M. de Raousset-Boulbon était dans son droit lorsqu'il prit les armes, et qu'il a constamment été le jouet de la perfidie mexicaine, sans parler d'autres perfidies plus étranges et plus inattendues, dont l'ensemble constitue le *deus ex machina* de ces épisodes lointains. 'L'aventurier heureux est un héros; le héros qui échoue et qui succombe n'est qu'un aventurier', a écrit quelque part un écrivain de mérite, en parlant de M. de Raousset. Que serait en effet l'illustre Fernand Cortez aux yeux de l'histoire si, en 1519, il eût échoué devant Tabasco et la capitale des Aztèques?¹³.

* * *

La multiplication des discours cherchant à laver Raousset-Boulbon de l'accusation de «flibustierisme» (on a déjà entendu plusieurs fois le néologisme) est tout de même louche. Et on peut se demander si elle ne témoigne pas plutôt, *a contrario*, de ce que Raousset pouvait apparaître, naturellement, comme un flibustier. D'ailleurs, certains de ses thuriféraires choisirent d'assumer résolument l'appellation. Ce fut en particulier le cas de Gustave Aimard, un romancier très populaire dans la seconde moitié du XIXe siècle¹⁴. De son vrai nom, il s'appelait Olivier Gloux. Gustave Aimard était son nom

¹⁰ Jules BARBEY D'AUREVILLY, «Le Comte de Raousset-Boulbon», dans *Critiques diverses*, Paris, Lemerre, 1909, p. 56.

¹¹ *Ibid.*, p. 50.

¹² *Ibid.*, p. 51.

¹³ Alphonse de LACHAPPELLE, *op. cit.*, p. 3-4.

¹⁴ Voir Sylvain VENAYRE, «Gustave Aimard et la flibuste. Un phénomène de sédimentation culturelle dans les années 1860», dans *Les Tyrans de la mer. Pirates, corsaires et flibustiers*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 389-402.

de plume et, s'il est possible d'étudier l'œuvre de Gustave Aimard, il semble beaucoup plus délicat d'appréhender la vie d'Olivier Gloux. On n'en sait que fort peu de choses, et seulement ce qu'il voulut bien en dire¹⁵. Il est né à Paris le 13 septembre 1818. Il aurait quitté la France en tant que mousse, à l'âge de sept ans. Puis il aurait voyagé pendant dix ans en Amérique du Sud, puis en Espagne, en Turquie et dans le Caucase. En 1848, on le retrouve à Paris: il est officier de la garde mobile. Puis, il aurait embarqué pour la Californie, avec tant d'autres Parisiens que les effets conjugués de la découverte de l'or et des journées de juin dispersèrent alors en direction de l'Océan Pacifique. Là, il aurait participé à l'expédition de Gaston de Raousset-Boulbon. C'est du moins ce qu'il assura, même si aucun de ceux qui laissèrent un témoignage de l'expédition de Sonore ne mentionnèrent ni le nom de Gustave Aimard, ni celui d'Olivier Gloux. Par la suite, il serait sans doute rentré en France, puisque, en 1858, ses premiers romans parurent à Paris. (Ces romans, l'histoire littéraire les a très sévèrement jugés. Il convient toutefois de noter que Gustave Aimard, qui se plaçait sous le patronage de «l'immortel Fenimore Cooper»¹⁶, fut un des premiers romanciers français, avant Jules Verne, à être explicitement considéré comme un auteur de roman d'aventures¹⁷.)

Gustave Aimard, en particulier, romança l'histoire de Gaston de Raousset-Boulbon en quatre longs ouvrages qui parurent chez Amyot entre 1858 et 1860¹⁸. Raousset-Boulbon y était transfiguré sous les traits du comte Louis de Prébois-Crancé. En 1864, Aimard fut également l'auteur d'une pièce de théâtre inspirée de la vie de Raousset-Boulbon, lequel y apparaissait sous les traits du comte Horace d'Armançay. Cette pièce était intitulée *Les Flibustiers de la Sonora*¹⁹. De même, un des quatre romans inspirés à Gustave

¹⁵ Sur Gustave AIMARD, on ne peut guère renvoyer qu'aux quelques pages de la biographie d'histoire de France et à Marc SORIANO, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975, p. 38-40.

¹⁶ Gustave AIMARD, *Le Grand Chef des Aucas*, t. II, Paris, Amyot, 1858, p. 182. Cf. aussi tome I, p. 3. Il fut d'ailleurs présenté comme un des «romanciers français de l'école de Cooper» par *La Petite Revue* du 16 juillet 1864.

¹⁷ Sylvain VENAYRE, «Le Moment mexicain dans l'histoire française de l'aventure (1840-1860)», *Histoire et sociétés de l'Amérique latine*, Association Aleph, n° 7, mai 1998, p. 123-137.

¹⁸ Sur tout cela voir Sylvain VENAYRE, «Gustave Aimard et la flibuste. Un phénomène de sédimentation culturelle dans les années 1860», *op. cit.*

¹⁹ Gustave AIMARD, Amédée ROLLAND, *Les Flibustiers de la Sonore*, Le Théâtre contemporain, 1864. Gustave Aimard évoqua également Raousset dans d'autres ouvrages: c'est le cas notamment de son roman le plus célèbre: *Les Trappeurs de l'Arkansas* (Amyot, 1858). Citons également la fin de *Curumilla*: «Plusieurs de nos amis nous ont fait observer avec raison que l'œuvre de justice que nous avons essayée aujourd'hui ne saurait être complète si nous nous obstinons à cacher nos personnages sous le voile du pseudonyme. Qu'il soit donc fait ainsi que nos amis le désirent. Qui ne se rappelle l'héroïque épopée du comte Gaston de Raousset-Boulbon; la catastrophe qui la termina fut, malgré les préoccupations politiques du moment, considérée comme une catastrophe publique. C'est l'expédition de ce Titan incompris, auquel il n'a manqué qu'un levier pour soulever le monde, que nous avons entrepris de raconter. Don Luis

Aimard par Raousset-Boulbon s'intitulait *La Grande Flibuste*. De façon générale, l'entreprise de Sonore apparaissait dans l'œuvre de Gustave Aimard comme une «expédition flibustière», dont il précisait qu'elle avait été «réellement honorable»²⁰. Quant à Raousset-Boulbon, il était pour Gustave Aimard un flibustier parmi d'autres: «ma vie», disait le comte Louis de Prébois-Crancé, «a été semblable à celle de tous les aventuriers»²¹. Dans la pièce de théâtre *Les Flibustiers de la Sonora*, le personnage inspiré par Raousset, le comte Horace, revendiquait clairement la filiation avec les anciens flibustiers:

Flibustiers, soit! qu'était-ce donc que l'Anglais Morgan?... que Michel le Basque?... que Montbars l'exterminateur? C'étaient des hommes fiers qui savaient être libres, des hommes qui ont apporté en dot de splendides colonies au vieux continent qui les rejetait... Tout se recommence?... Le comte Horace d'Armançay inaugurerà la grande flibuste au dix-neuvième siècle!²²

Pourtant, dans un des quatre romans que Gustave Aimard consacra à Raousset-Boulbon, il notait avec moins d'assurance que «la postérité du moins ne le confondra pas avec ces flibustiers et ces aventuriers sans aveu pour lesquels l'or seul est tout, et qui, quel que soit le titre dont ils s'affublent, ne sont en réalité que des voleurs de grands chemins»²³. Ces hésitations, qui font de Raousset-Boulbon tantôt un flibustier, tantôt tout sauf un flibustier et qui, même chez Gustave Aimard, conduisent à opérer un savant partage entre les bons flibustiers et les mauvais flibustiers, traduisent en fait les incertitudes de l'époque. A la fin des années 1850, la constitution de la figure héroïque du flibustier, de l'aventurier au sens que le mot avait acquis depuis la fin du XVIIe siècle, était encore incertaine. Certes, dès le XVIIIe siècle, Daniel Defoe, évoquant les «hardis aventuriers», avait jeté les bases de l'héroïsation future des flibustiers, mais en se gardant bien de faire des modèles de ce qu'il avait appelé «leurs aventures [...] insensées et noires»²⁴. Ce n'est qu'à partir du milieu du XIXe siècle, Gérard A. Jaeger l'a bien montré, que le pirate, dans son acception la plus large, devint progressivement une figure héroïque²⁵. Gustave Aimard, d'ailleurs, auteur de nom-

est le comte» (Amyot, 1860, p. 334).

²⁰ *Ibid.*, p. 208-212.

²¹ Gustave AIMARD, *La Fièvre d'or*, Amyot, 1860, p. 97.

²² Gustave AIMARD, Amédée ROLLAND, *op. cit.*, p. 4.

²³ Gustave AIMARD, *Curumilla*, *op. cit.*, p. 210.

²⁴ Daniel DEFOE, *Les Chemins de fortune, Histoire générale des plus fameux pirates*, t. I, trad. H. Thiès et G. Villeneuve, préf. de M. Le Bris, Paris, Payot, 2e éd., 1992, p. 73 et 44.

²⁵ «Tout change à dater de la seconde moitié du XIXe siècle», note Gérard A. JAEGER dans *Le Livre blanc de la piraterie, Contribution à une identification du pirate occidental*, Cahiers D.U.C., n° 8, 1990, p. 31. Il cite d'ailleurs Gustave AIMARD (p. 32). Cf. aussi Gérard A. JAEGER, *L'Aventure maritime, Corsaires, flibustiers, pirates et barbaresques, synthèse d'une légende*, Paris, Diffusion-Université-Culture, 1986.

breux ouvrages de vulgarisation sur les flibustiers, ouvrages certes truffés d'erreurs historiques²⁶, participa de ce mouvement d'héroïsation du pirate, à partir des années 1850. Il n'empêche qu'à cette époque, faire de Raousset-Boulbon un flibustier n'était pas si évident qu'il ne fallait s'entourer de multiples précautions rhétoriques.

* * *

Quelque chose frappe, cela dit. Lorsque, sur les planches du théâtre de la Porte Saint-Martin, le personnage principal des *Flibustiers de la Sonora* assumait une généalogie qui passait par les figures de Morgan, de Michel le Basque ou de Montbars l'exterminateur, c'était à condition de faire de ces derniers «des hommes qui ont apporté en dot de splendides colonies au vieux continent qui les rejetait». Or, une telle conception n'appartenait pas en propre à Gustave Aimard. Le premier biographe de Gaston de Raousset-Boulbon, Henry de la Madelene, l'avait déjà formulée en 1856. Surtout, il revenait dessus d'une façon nettement plus précise à l'occasion d'une réédition de son livre (signe, au passage, de l'intérêt que l'époque accordait à Raousset-Boulbon), en 1876:

Rien de moins rare que d'entendre des gens graves, parlant de la France, la traiter dédaigneusement de nation casanière, rebelle aux déplacements, peu curieuse de recherches lointaines, presque indifférente aux voyages et, partant, radicalement impropre à ces expansions vigoureuses, orgueil et richesse de la race Anglo-Saxonne. Qui n'a, plus ou moins, répété de confiance, avec tout le monde, que la France manque essentiellement de génie colonisateur? (...)

Non, ce qui chez nous est rebelle à la colonisation, ce n'est pas le génie national, c'est uniquement le génie administratif, l'esprit de bureau, la manie de réglementation, la paperasserie routinière, taquine, minutieuse et stérile. Partout et toujours, chez nous, c'est le gouvernement qui compromet ou perd les plus belles conquêtes de l'initiative individuelle.

Qu'on veuille bien se le rappeler, en effet, ce furent nos aventuriers seuls, nos boucaniers, nos flibustiers, nos trappeurs, qui firent un moment de la France la plus grande puissance coloniale de l'Europe. Nous leur avons dû successivement: Saint-Domingue, le Canada, la Louisiane, la Guyane, les Antilles...²⁷

²⁶ Robert BONACCORSI, «Les rêveries du lecteur populaire: esquisse d'une approche des rôles tenus par les aventuriers de la mer dans la littérature populaire», dans Gérard A. JAEGER (dir.), *Vues sur la piraterie*, op. cit., p. 338-356.

²⁷ Henry de la MADELENE, op. cit., p. III.

Ces considérations générales, dans l'esprit de Henry de la Madelene, étaient tout-à-fait appropriées au cas de Raousset-Boulbon. Pour l'auteur, en effet, Raousset-Boulbon aurait été aux origines de l'expédition française de 1862 au Mexique. La tentative de Raousset-Boulbon de déclarer la Sonore «colonie française»²⁸ aurait inspiré Napoléon III. Aux dires de La Madelene, son propre livre, dont la première édition, je l'ai dit, datait de 1856, aurait même joué un rôle fondamental. Ceux qui voulurent alors décider Napoléon III d'intervenir au Mexique auraient fait acheter de nombreux exemplaires de l'ouvrage et les auraient distribués, à Paris, dans l'entourage de l'Empereur:

Le livre ne pouvait être suspecté: antérieur de plusieurs années déjà, nul ne pouvait l'accuser d'être né des besoins de la cause; mais ne répondait-il pas merveilleusement à tout? Des hommes?... de l'argent?... mais voyez donc, Sire, ce qu'a fait M. de Raousset, simple aventurier, isolé, sans ressources, sans autre appui que son audace! Lisez dans le livre de son historien le récit de cette bataille d'Herмосillo où trois cents hommes d'infanterie, quarante-trois hommes de cavalerie et deux méchants canons de campagne ont suffi pour mettre en déroute une armée mexicaine, au cri de vive la France!²⁹

Henry de la Madelene n'était pas le seul à croire que Raousset-Boulbon avait inspiré Napoléon III. Alfred de Lachapelle, publiant en 1888 ses *Aventures en Amérique et en Australie*, au rang desquelles figurait sa rencontre avec Raousset-Boulbon, n'écrivait pas autre chose, sinon que, passant sous silence l'existence du livre de La Madelene, il assurait que c'étaient ses propres «entretiens familiers» avec l'Empereur qui avaient été à l'origine de l'Expédition de 1862: «à l'intérêt que prenait le monarque à ces récits, aux réflexions qui émanaient de Sa Majesté, il me fut facile de conclure que la première idée de la campagne du Mexique avait surgi des péripéties du drame dont le comte de Raousset-Boulbon avait été la victime»³⁰. Dès 1873 d'ailleurs, Taxile Delord, historien du Second Empire, avait inscrit le précédent de Raousset-Boulbon dans l'histoire officielle. Certes, concédait-il, rien n'était prouvé, «les cinq balles qui lui trouèrent la poitrine après la défaite de Goyacos (sic) en Sonore ont emporté son secret; mais l'appui qu'il trouva tout de suite chez les agents du gouvernement impérial au Mexique et l'indifférence qu'ils lui témoignèrent

²⁸ Ainsi était présentée l'expédition de Sonore dans le numéro 520 de *L'Illustration*, le 12 février 1853.

²⁹ Henry de la MADELENE, *op. cit.*, p. 306-313.

³⁰ Alfred de LACHAPELLE, *Trente ans à travers le monde, t. I: Aventures en Amérique et en Australie*, Paris, Dubuisson, 1888, p. 53.

lorsqu'il fut mis en jugement, semblent le mettre au rang des aventuriers qu'on renie ou qu'on récompense selon leur fortune»³¹.

* * *

Cette définition des «aventuriers qu'on renie ou qu'on récompense selon leur fortune» connut par la suite un beau succès, dans le cadre du discours sur la politique coloniale. Je voudrais en donner un exemple, autre que celui de Raousset-Boulbon: celui de Charles-Marie David de Mayrena qui, à l'été 1888, avait pénétré dans les hauts plateaux indochinois non soumis à l'autorité française et en était revenu, au mois de septembre, en assurant s'y être fait proclamer roi du peuple sedang sous le nom de Marie Ier. L'affaire finalement se termina mal, Mayrena mourant trois ans plus tard, déconsidéré, aucune de ses prétentions n'ayant été satisfaites par les autorités françaises. Néanmoins, Mayrena apparut très rapidement comme un aventurier (plus tard, André Malraux s'inspira de sa vie pour écrire *La Voie Royale*). Et, de même que Raousset-Boulbon avait pu être considéré comme un aventurier aux origines de la politique coloniale de Napoléon III au Mexique, Mayrena fut considéré comme un aventurier aux origines de la politique coloniale de la III^e République en Indochine. Lui-même s'était présenté comme l'éclaireur de la politique française (mais on pouvait alors soupçonner une stratégie de légitimation de sa propre entreprise)³². Plus significatifs sont les nombreux jugements de ceux qui, par la suite, reprirent à leur compte cette hypothèse, tel Henri Maître, dans le compte-rendu de la mission qu'il dirigea dans les jungles moïs en 1912³³ —ou le marquis de Barthélémy qui, quelques années auparavant, avait déploré le manque d'envergure de Mayrena, dans la mesure où «une personnalité sérieuse, prenant avec intelligence le rôle à jouer chez les Sedangs à ce moment, eût avancé de plusieurs années la pénétration française et peut-être rendu d'éminents services»³⁴. Pour cer-

³¹ Taxile DELORD, *Histoire du Second Empire*, t. III, Paris, Germer Baillière, 1873, p. 289. Henry de la Madelene, en 1876, s'élevait contre cette hypothèse: «Non, Gaston de Raousset-Boulbon n'avait pas de *secret* à emporter avec lui. Ce qu'il voulait, il l'a dit haut; ce qu'il tentait s'est fait au grand jour. C'était un ambitieux, oui, sans doute; un aventurier, soit; un flibustier si l'on veut, soit encore; l'émissaire plus ou moins désavouable d'une politique ténébreuse? Jamais! C'est le juger sans équité que de voir en lui un séide, un mercenaire, un complice, à titre quelconque, d'un régime».

³² Lettre de septembre 1888 (Archives d'Outre-Mer, Dossier David de Mayrena, Gouvernement général de l'Indochine, série F5, dossiers 11883 à 11897).

³³ Henri MAÎTRE, «L'affaire Mayréna», dans *Mission Henri Maître. Indochine Sud-centrale. Les Jungles Moï*, Paris, Larose, 1912, p. 523-526.

³⁴ Marquis de BARTHÉLÉMY, *Au pays moi*, Paris, Plon, 1903, p. 147.

tains de ses biographes ultérieurs, Mayrena aurait d'ailleurs été purement et simplement instrumentalisé par le Gouverneur général de l'Indochine, Constans³⁵. Du reste, dans les lettres qu'il adressa à Constans en 1888, et qui sont actuellement conservées aux Archives d'Outre-mer d'Aix-en-Provence, le Résident général à Qui-Nhon, Charles Lemire, jugeait volontiers qu'il fallait prendre au sérieux ce qu'il appelait «l'opération hardie» de Mayrena. Pour l'administrateur Lemire, il aurait été possible, en effet, «de tirer de l'ensemble des faits un parti avantageux à la France»³⁶. Un de ses biographes finit même par revendiquer pour Mayrena l'appartenance à cette catégorie d'individus naguère définie par Taxile Delord à propos de Raousset-Boulbon, «la race de ces grands aventuriers à qui il suffit d'un peu de chance pour sortir de l'irrégularité et devenir ce que les manuels appellent des < pionniers de l'idée coloniale >»³⁷.

En 1928, *La Politique coloniale de la France*, d'Albert Duchêne, était un de ces manuels. Dans la très officielle préface qu'il lui accorda, Gabriel Hanotaux y avançait sans états d'âme l'idée selon laquelle la colonisation aurait été, dans son principe, une entreprise d'aventuriers. Il admirait sans réserve ce qu'il appelait la «leçon» de l'ouvrage d'Albert Duchêne, qui nous apprenait, selon lui, «comment se sont faites nos colonies»:

Au début de l'entreprise, il y a un homme. Un homme seul, inconnu et même, d'ordinaire, assez mal côté, parce qu'il a une idée fixe, ses projets à lui qui dérangent ceux des autres. (...) Jules Ferry est ministre: un homme demande à être reçu, un homme un peu lourd, un peu frustré, assez mal ficelé, portant lunettes, moitié subrécargue, moitié aventurier. Il s'appelle Dupuis; il arrive du Tonkin. Le Tonkin! C'est si loin!... Il est introduit: Jules Ferry l'écoute, comme il sait écouter, les ongles aux dents; il le fait revenir, étudie, consulte; et voilà que s'allume «l'affaire du Tonkin»; d'où, un jour, l'Indochine française.³⁸

«Moitié-aventurier», Dupuis, dont la notoriété était grande dans les années 1880, illustre bien cette particularité de la politique coloniale, sur laquelle flottait, au moins dans ses mythiques commencements, un air d'aventure. De Gaston de Raousset-Boulbon à Charles-Marie David de Mayrena en passant par Dupuis, l'aventurier de la seconde moitié du XIXe siècle fut en effet un homme dont le destin était de faire advenir la colonisation. En 1928 toujours, l'auteur d'une biographie de Charles-Marie David de Mayrena significativement intitulée *Psychologie de*

³⁵ Par exemple, Maurice SOULIÉ, *Marie Ier, roi des Sédangs*, Paris, Marpon et Cie, 1927, p. 23.

³⁶ Lettre du 19 septembre 1888 (Archives d'Outre-Mer).

³⁷ Jean DORSENNE, *Un boulevardier roi des sauvages*, Paris, Editions de France, 1937, p. 1.

³⁸ Gabriel HANOTAUX, préface à Albert DUCHÈNE, *La Politique coloniale de la France. Le Ministère des colonies depuis Richelieu*, Paris, Payot, 1928, p. IX.

l'aventure l'écrivait en toutes lettres: «Tous, bon gré, mal gré, collaborèrent à une même œuvre; unis dans la diversité de leurs aspirations, de leurs sentiments et de leurs moyens par ce goût de l'aventure, ils se mirent au service de cette grande force qui poussait les hommes vers la colonisation. Leur vanité, leur cupidité, leur inquiétude sans raison, leur besoin de domination, leur esprit de prosélytisme contribuèrent, par des voies souvent imprévues, à étendre sur un nouveau territoire l'autorité française»³⁹.

Evidemment, la colonisation n'était pas qu'une aventure, ni pour l'auteur de la *Psychologie de l'aventure*, ni pour Gabriel Hanotaux, qui concluait ainsi sa préface au livre d'Albert Duchêne: «Au début, donc, il y a un homme. Mais comment le rêve d'un homme devient-il Empire? (...) Il faut que l'aventure se transforme en entreprise, et l'entreprise en administration»⁴⁰. Les aventuriers, si nécessaires dans les premiers temps des colonies, devaient donc s'effacer. Ce qui était sérieux dans la colonisation, c'était le moment où l'esprit d'aventure se transformait en esprit d'entreprise, et où les flibustiers disparaissaient pour laisser la place aux administrateurs. Il n'empêche que, sans flibustiers, il n'y aurait pas eu de colonies: tel était bien un des éléments du discours dominant sur la colonisation.

On pourrait encore citer un dernier exemple, beaucoup plus tardif, et qui montre justement la permanence sur le long terme de ces représentations mêlées de l'aventure et de la colonisation: celui de Henry de Monfreid. Sans rappeler en détail la vie de celui-ci, disons qu'il accéda à la célébrité en 1930, grâce à Joseph Kessel qui en fit un personnage remarquable d'un de ses reportages dans la corne de l'Afrique. Kessel fit de Monfreid «l'aventurier de la mer Rouge», et il en orchestra la légende. Lorsqu'en 1932, Monfreid, conseillé par Kessel, se décida à publier le premier tome de ses souvenirs, les articles qui parurent sur son compte le présentèrent comme «le dernier pirate». Joseph Kessel avait d'ailleurs déjà prévenu que les mémoires de Monfreid sembleraient «d'un autre siècle, celui des coureurs de mer, des gentilhommes de fortune»⁴¹. Or, parmi les multiples aventures de sa vie de pirate, Kessel soulignait que Monfreid avait rêvé «de donner, seul, les îles Farsan à la France». Et Monfreid de détailler cela, dans un livre de souvenirs intitulé *Aventures de mer*: comment il s'était rendu compte, en 1915, que les Turcs avaient évacué les îles Farsan, en mer Rouge, comment il avait projeté d'y fonder un établissement français, qui eût pu permettre à la France de s'approprier lesdites îles; comment Gaston Doumergue, alors Ministre des Colonies,

³⁹ Marcel NER, «Essai sur la psychologie de l'aventure. Marie Ier, roi des Sédangs», *Revue indo-chinoise illustrée*, n° 21, mars 1928, p. 398.

⁴⁰ Gabriel HANOTAUX, *op. cit.*, p. X.

⁴¹ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves* (1930), Paris, U.G.E., 10/18, 1984, p. 43.

l'avait reçu et lui avait dit qu'il ne pouvait lui donner aucune mission officielle, «mais que plus tard, devant le fait accompli, son collègue des Affaires étrangères saurait en tirer le meilleur parti». Malheureusement, Monfreid, au bout du compte, avait dû renoncer, faute de soutien de la part du gouvernement, et aujourd'hui, se lamentait-il alors, les îles Farsan étaient passées sous contrôle britannique. Henry de Monfreid, qui vantait par ailleurs, dans les années 1930, «le goût de l'aventure, origine de l'expansion coloniale»⁴², s'inscrivait ainsi dans une logique déjà à l'œuvre dans les années 1850, au temps de Gaston de Raousset-Boulbon, à l'époque où Henry de la Madelene avait pu écrire, à propos de l'échec de la colonisation de la Sonore, cette phrase que j'ai déjà citée, et qui disait que «toujours, chez nous, c'est le gouvernement qui compromet ou perd les plus belles conquêtes de l'initiative individuelle»

* * *

Quoi qu'en aient eu les différents personnages qui furent alors qualifiés de flibustiers ou d'aventuriers, la figure du pirate fut donc bien enrôlée par le discours colonialiste de la seconde moitié du XIXe et de la première moitié du XXe siècles — et ce, alors même que cette figure faisait alors l'objet d'un processus d'héroïsation, que les différences dans l'expérience de la piraterie venaient alors se fondre dans une représentation unique, tout aussi floue qu'héroïque, de «l'aventurier». Peut-être peut-on voir là, d'ailleurs, plus qu'une coïncidence. Il n'est pas interdit de penser, en effet, que la publicité faite alors à l'entreprise de colonisation, les énormes moyens mis en œuvre pour accélérer la diffusion, dans la société française, de «l'idée coloniale»⁴³, ont contribué à la diffusion parallèle de la figure désormais glorieuse du pirate.

⁴² Henry de MONFREID, *Charras. La Cargaison enchantée* (1940), dans *Aventures en mer Rouge*, t. II, Paris, Grasset, 1989, p. 346.

⁴³ Raoul GIRARDET, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Hachette, 1972.